



FAAS 5
ABRICADABRI

FAAS 5 : Abridcadabri Foire d'art alternatif de Sudbury

**« Le trajet, le voisinage, les connaissances et les intérêts
marquent un territoire. Si l'habitat relève en grande partie
des compétences de l'architecte et de l'urbaniste, "l'habiter"
dépend de la capacité de chacun d'être présent au monde. »**

Henri Lefebvre, philosophe français

Par nature, la notion d'écosystème est propre à chacun des territoires et son évolution est largement modelée par la culture qui l'occupe. Une culture au cœur même d'un écosystème identitaire.

C'est avec cette réflexion que j'entame un long trajet qui me conduira du Saguenay-Lac-Saint-Jean jusqu'à Sudbury, une distance de plus de 1 200 km. Depuis maintenant cinq éditions, l'équipe de la Galerie du Nouvel-Ontario travaille d'arrache-pied afin de produire une foire en art contemporain en plein cœur du Grand Sudbury. Je suis particulièrement

content de pouvoir participer à cette édition et du même coup à un autre événement majeur de la francophonie ontarienne, le Salon du livre du Grand Sudbury.

Pour cette 5^e édition, la GNO a fait appel aux architectes et professeurs de l'Université Laurentienne, Patrick Harrop et Thomas Strickland, pour réaliser un concept architectural qui permette d'accueillir les artistes en plein cœur du centre ville, au beau milieu d'un stationnement. Michel de Certeau parlait de l'importance de l'appropriation de l'espace public pour ainsi créer cet équilibre fondamental afin d'habiter notre quotidien.

« Quasiment sacralisé, médiateur d'un bien-être universel (s'abriter), l'habitat supporte un chez-soi identitaire et incorpore des traits culturels et sociétaux majeurs des groupes pour transmettre des références collectives. D'un usage électrique et sophistiqué dans les sociétés développées, il est un espace de réalisation de soi, une base de mobilités plus fréquentes et intenses, et stimule l'expérience des individus en même temps qu'il témoigne de leur intégration ou de leur exclusion. » (Guy Tapie, *Sociologie de l'habitat contemporain*, 2014)

Aujourd'hui, il est devenu légalement obligatoire « d'habiter » quelque part si l'on veut exister. La notion même du concept géographique « habiter » implique une certaine forme de dualité entre un lieu distinct qui constitue l'écosystème dans lequel nous définissons notre habitat privé, coupé physiquement du reste de notre monde, et les différents espaces publics qui nous permettent d'exprimer une forme de mobilité et d'interrelation avec l'habitat des autres. La privatisation de certains espaces contenus dans l'habitat constitue un précédent et confirme la rupture du lien public entre le dedans et le dehors.

En arrivant sur le site de la FAAS, via l'une des nombreuses rues canadiennes nommées Elgin, la première chose qui me frappe et me saute aux yeux est cet espace qui me semble détérioré au cœur de la ville. Ces abris conçus par Harrop et Strickland me donnent l'impression de mettre les pieds dans un camp de réfugiés. Il s'agit d'un espace multisensoriel où les odeurs déployées par des projets, comme celui de l'artiste Sasha Phipps impliquant un fumoir, ou encore par les bruits de l'eau de l'installation de Mathieu Cardin ou tout simplement au contact des conditions météorologiques qui font

danser et chanter les matériaux de cette cinquième foire de Sudbury, me donnent à réagir et me permettent une immersion totale au centre de ce village-galerie éphémère.

Ces abris conçus dans un matériau propre au monde de la construction (Tyvek) sont de véritables cabinets de curiosités à eux seuls.

Transformés par les artistes en galeries privées, où ils sont en mesure d'opérer le théâtre de leur créativité, ils nous mènent au milieu même d'un village nomade, l'un de ces non-lieux de l'art, véritable laboratoire d'expérimentations artistiques, créé par la GNO et son duo d'architectes a réuni pour cette édition plus de trente d'artistes professionnels.

Sortir la galerie de la galerie, sortir l'artiste de l'atelier et le force à expérimenter la mobilité et faire de l'espace public un espace vécu. Le stationnement est une échelle propice à l'appréhension de la notion d'espace vécu. En effet, « *il fait figure d'intermédiaire entre l'espace quotidien, familial et familier et des horizons plus lointains, imaginés et idéalisés* » (Armand Frémont, *La région, espace vécu*, 1999). Le site, ouvert en permanence, donne plein accès au public. La durée du montage de chacun des petits abris nous permet d'expérimenter les

concepts pluriels que sont ceux du temps et de l'espace, développés par Kant dans son œuvre intitulée *Critique de la raison pure*. Partie intégrante de la foire, le montage du site, des œuvres et l'occupation de l'espace public par les artistes nous ramènent au performatif.

Le fumoir de Sasha Phipps

En entrant sur le site de la foire, ce sont mes cinq sens qui sont stimulés. Je suis transporté d'ores et déjà plus loin dans le campement, je fais un bond dans l'espace. L'installation de Sasha Phipps, qui mélange tradition et art actuel, m'attire et m'intrigue. Au-delà des gestes posés par l'artiste et de son rapport à l'historiographie des traditions canadiennes, Phipps reprend tout de même les grandes lignes de nos récits nationaux. Grâce à cette installation rappelant le fumoir d'époque, l'artiste joue sur plusieurs axes en même temps. Dans son habitacle de toile près du kiosque de dégustation, il donne une saveur à son propos théorique. Dans son partage avec le visiteur, son échange et son dialogue, il se place dans la posture du médiateur culturel laissant à son assistante la technique de l'installation. Moulage et démoulage,

pourquoi la figure du poisson ? Il doit venir des îles, de la côte ? L'artiste veut nous parler de tradition, d'une grande tradition culinaire antérieure à une histoire nationale. La figure du poisson est mythique, mais l'installation l'est tout aussi.

La chasse au trésor de Jennifer Bélanger

De son côté, l'artiste acadienne Jennifer Bélanger nous propose un projet qui interpelle l'imaginaire de l'observateur. Travaillant sur des pratiques propres à l'art infiltrant et faisant penser aux jeux de *géocaching* en littérature actuelle, son travail cherche la participation du public et nous offre, sous la forme d'un circuit, un pont intime la liant au grand public. Le projet intitulé *Scrolls* est en réalité un corpus d'œuvres-récits minuscules inspirées d'une recherche Google des dix plus belles choses à dire. Se rapprochant de l'idée du biscuit de fortune, elle sème dans le paysage urbain sudburois une série de petits documents soigneusement roulés et destinés à être consultés au hasard d'un passage insolite. Une œuvre toute en subtilité qui permet sans contredit de briser la routine quotidienne et d'altérer l'écosystème par la poésie. L'artiste a choisi de

ne laisser aucune trace, aucune marche à suivre ; le lecteur peut dès lors disposer de l'artefact comme bon lui semble, le conserver comme un cadeau du jour ou le remettre au suivant. À lui de voir.

L'observatoire de Lise Beaudry

Le fait de participer au même moment à deux événements majeurs de la francophonie sudburoise m'a assurément aidé à découvrir la ville, mais aussi à réfléchir aux liens entre les deux. J'ai donc passé la semaine à déambuler entre le Salon du livre et la FAAS, une expérience géographique très enrichissante. En effet, grâce à cette double participation, j'ai pu déceler certains rapprochements entre des projets diffusés par la foire et les enjeux du livre, du visiteur et de la rencontre. Celui qui à mon sens tisse le plus de liens entre les deux, c'est la proposition faite par l'artiste visuelle Lise Beaudry. Elle choisit de conserver l'abri comme lieu d'expérimentation, d'en faire une version mobile de l'atelier au sens traditionnel du terme. L'artiste travaille à partir d'archives personnelles pour tenter de composer de nouveaux cadres photographiques. Utilisant des images présentant des gens en pleine

période de lecture, elle fait directement référence au Salon du livre qui se déroule au même moment. Ainsi, elle souhaite construire de nouvelles images, générées à partir de fragments d'une installation sculpturale de photos dans laquelle elle recycle une partie du cliché pour ensuite la passer à la déchiqueteuse de papier, et finalement n'en conserver qu'une mince tranche qui deviendra le précieux matériau de la reconstruction. Malgré le fait que l'abri demeure utilisé comme atelier, Beaudry a tout de même installé une caméra sous-marine, rappelant l'observation aquatique des fonds marins, qui permet aux visiteurs de voir le dispositif de l'extérieur. L'angle privilégié de son œuvre en construction nous permet de visionner en temps réel la mise en scène de l'espace.

L'espace sécuritaire de Sarah King Gold et d'Aédan Daniel Charest

Une multitude de tissus colorés recouvrent les murs et le plancher, invitant les visiteurs à prendre leurs aises. S'il est vrai que l'installation de Sarah King Gold et Aédan Daniel Charest, parrainée par l'organisme d'art communautaire Myths and Mirrors, cherche à créer un espace sécuritaire ouvert à tou.te.s, elle interroge également les limites de tels

lieux, en continuation avec la mission de l'organisme. Comment tenir dans des conversations difficiles, notamment sur les agressions sexuelles, dans un espace qu'on voudrait libre de toute tension, de toute évocation traumatisante ? Sur l'abri sont inscrites des questions posées aux visiteurs : qu'est-ce qu'un espace sécuritaire ? À l'intérieur, les tentures, le tapis formé de ronds concentriques qui évoque l'unité et l'autel où il est possible de se purifier (smudging) incarnent les prémices d'une conversation à laquelle les artistes convient le public. Ce n'est qu'au deuxième regard qu'on remarque l'éléphant — littéralement — dans la pièce : une sculpture de petite taille en grillage à poule où s'insèrent des questions, des réponses et des messages laissés par les visiteurs. Installation collaborative, l'espace sécuritaire de King Gold et Charest propose un lieu physique et émotionnel où il est possible, collectivement, de mettre au jour des conversations et des rituels autour de questions épineuses, et de le faire dans la douceur et la bénévolence.

Elinor Whidden et l'uchronie performative

L'humour est parfois une bonne porte d'entrée pour le développement

de public, qui plus est dans un contexte d'événement en art actuel aux contours flous pour des visiteurs principalement occasionnels. En utilisant l'humour et l'histoire dans sa pratique et sa performance/installation, Elinor Whidden, diplômée du Nova Scotia College of Art and Design, réussit à construire un personnage uchronique au discours fort et critique sur notre relation aux objets d'hier à aujourd'hui, les impacts de la culture automobile contemporaine et les rapports que nous entretenons avec le commerce depuis les premiers voyageurs/coureurs des bois européens. Habillée comme ces personnages historiques, Whidden aborde le thème de l'occupation des territoires et installe au centre de son habitat un poste de traite lui permettant de rétablir le commerce avec les habitants et de retracer au travers la ville la Route des Voyageurs, la Transcanadienne. Grâce à ses ventes et échanges émerge un discours qui porte les thèmes phares de la réappropriation, la réutilisation, la surconsommation, etc. Elle transforme des parties de vieilles voitures en canots et en sacs à dos pour le portage. Elle réutilise et détourne de leur fonction première des objets issus de cette industrie automobile qu'elle critique durement : pneus fabriqués à partir de caoutchouc et de silencieux déchetés, poissons en silicone,

raquettes, bâtons de marche ou encore logos chromés provenant de pièces détournées. Chose certaine, le travail d'Elinor Whidden ne laisse personne indifférent et contribue à porter un regard critique sur les choses qui nous entourent et l'écosystème dans lequel elles évoluent.

Workout et autres tractions pour Étienne Boulanger et Francis O'Shaughnessy

Cette cinquième foire de la GNO fut aussi l'hôte de plusieurs manœuvres au milieu même de la ville. Reconnus pour leurs performances individuelles, Étienne Boulanger et Francis O'Shaughnessy nous offrent pour l'occasion un duo. Les deux fondateurs des Rencontres internationales d'art performance de Saguenay, Art Nomade, ont décidé de tester leur habitat, de pousser au maximum le concept de mobilité réfléchi par Harrop et Strickland. Par l'ajout de roues, les deux artistes sont maintenant libres de déambuler dans la ville avec leur installation. Imaginées comme un village nomade, les tentes de Harrop et Strickland sont tout de même pensées pour demeurer dans le stationnement. Construites en Tyvek et à partir de

structures d'échafaudage, les minigaleries s'avèrent assez lourdes finalement. C'est donc à la dure que les performeurs déplacent l'abri d'un endroit à un autre. Après le nécessaire échauffement, Boulanger et O'Shaughnessy se lancent dans une action performative devenue rapidement un acte d'endurance physique. Ils nous emmènent devant le centre d'entraînement du YMCA, où jeux ludiques et références à la culture du sport foisonnent. Entre pauses athlétiques, push-up et tractions sur l'une des barres horizontales de l'abri, ils s'essouffent progressivement devant le public qui suit cet écosystème mobile. Après avoir déplacé l'objet sur plusieurs mètres, s'être contraints à quelques autres actions performatives musclées devant un panneau STOP au carrefour de deux rues du centre-ville, les deux artistes nous livrent une dernière partie de leur action stationnés entre deux conteneurs à ordures. Fixés à leur habitat temporaire, ils déroulent en paysage une banderole sur laquelle est inscrit le mot « desire » (en anglais) et, quelques minutes plus tard, y rajoutent une lettre pour former le mot « désirée » (en français). Cette action est un hommage à Désirée Nault, une précieuse amie et la représentante de l'organisme MiST de Calgary, venue participer aux discussions des diffuseurs du réseau de l'art

performance et des festivals d'art alternatif canadiens.

Geneviève Rousseau, habiter et embellir le tyvek

De tous les artistes invités à la Foire de Sudbury, Geneviève Rousseau est probablement la mieux placée pour avoir une vision systémique sur la proposition des architectes Harrop et Strickland, puisqu'elle est elle-même formée en design et en architecture. L'installation qu'elle nous propose dénote un désir formel d'occupation de son habitat. Il ne s'agit pas ici d'une occupation partielle ou évolutive de l'échafaudage. Son niveau de préparation, le choix du type d'installation, la rigueur dans l'accrochage et la finition portent à croire que la portion designer a particulièrement nourri le processus de création. Malgré le fait que Rousseau questionne, dans cette installation, le cadre architectural formel et normatif, références de l'utilisation de l'espace vécu et habité, elle laisse toute de même une place importante à l'interactivité avec le visiteur. C'est justement dans cette intrusion contemplative de l'œuvre que le visiteur arrive à vivre et à habiter l'imaginaire de l'artiste. Une fois entré, il nous est plus facile de sortir de nos réflexions entourant

l'installation et la répartition des objets pour enfin basculer dans le récit avec une perspective ethnographique de l'environnement. « Habiter » l'installation, au sens premier du terme, ouvre grande la porte de l'appropriation de l'espace et modifie notre sensibilité par rapport au réel. Par les couleurs, lumières, textures et objets, le dispositif permet de mettre en scène le caractère unique de l'installation par celui qui l'utilise pour en disposer à sa guise.

Thom Sokoloski

« J'ai créé le Géant Rouge, ou une méditation sur la fin de tout. »

L'œuvre de Thom Sokoloski pose énormément de questions et s'inscrit dans une réelle dualité temporelle pour offrir un récit public empreint d'enquêtes, ce qui contribue à construire des situations particulières, temporaires ou permanentes, dans un environnement urbain et abrité. Ces questionnements ont des répercussions directes à la fois sur le contenu et sur la forme de la proposition réalisée dans le cadre de la foire. L'artiste s'est approprié le lieu public comme une

« agora », un espace partagé. En travaillant de cette manière, il pousse l'expérimentation jusqu'à lui induire de nouvelles significations et, par le fait même, précipite l'achèvement de son travail vers des réponses inattendues. « Chaque travail évolue hors de la tension entre le familier et l'inconnu perçus dans la forme, le matériel, les couleurs, les textures et l'engagement que j'incorpore. Il n'est pas évident de savoir comment ces éléments se rejoignent, mais ils deviennent une expression totale, une communication sincère en termes abstraits, des émotions et des états de conscience. » (Thom Sokoloski, FAAS 5)

Patrick Dionne et Miki Gingras, Fragments d'identités

Disons que le concept déployé par la Foire d'art alternatif de Sudbury pour la création d'œuvres in situ et devant spectateurs colle bien à la pratique en duo des artistes Patrick Dionne et Miki Gingras. Tous deux habitués à la relation avec le public, la médiation culturelle et l'art social, ils proposent une fois de plus de réfléchir à des enjeux de société. Dans une création participative, ils abordent cette dualité sociétale entre facilité de se conformer et désir d'unicité. Usant du

procédé photographique, ils composent un décor représentant des éléments du quotidien et invitent les visiteurs à « s'inspirer des éléments composant l'image photographique pour nous présenter une courte scène qui parle soit d'un désir, d'un rêve, d'un fragment de leur identité ou simplement d'une scène quotidienne. » En réunissant les propositions créatives du public, le duo réorganise les scènes pour réaliser un tableau en mouvement sous forme d'animation photographique et, ainsi, construire un nouveau récit urbain, diffusé en projection le soir de la fermeture de la 5^e FAAS.

En conclusion, je reviendrai sur le « JE » et sur cette expérience immersive au cœur d'un Sudbury créatif et vivant qui m'a beaucoup touché. Le contact avec cette francophonie hors Québec, organisé comme une résistance, mais aussi comme une ouverture qui porte en elle le mot clé « collaboration », fut pour notre petite délégation du Saguenay-Lac-Saint-Jean une véritable découverte. Les ponts et les points de convergence sont si nombreux entre nos villes et nos façons de voir l'art qu'il est impensable que je n'y retourne pas. Une semaine incroyable que mon amie et poète Marie-Andrée Gill, qui accompagnait notre petit groupe de créateurs, a su décrire à merveille : « *C'est un moment qui a fabriqué une surprenante lumière émergeant du sol des mines et des yeux*

brillants de la chimie humaine. La force des images que dégage la ville
en faisant côtoyer les mots beauté et usine, les mots bleu et rouille.
La poésie du banal, la poésie minière et boucanneuse vivant avec le lac
Ramsey et la chaleur des gens. »

Je comprends maintenant mieux pourquoi Patrice Desbiens m'avait si
souvent parlé de Sudbury à travers plus de quarante ans de poésie. Je
lui concède le mot de la fin.

« Sudbury. La ville où je me suis trouvé. Sudbury. La ville où je me suis
perdu. » (Patrice Desbiens, *Sudbury. Poèmes 1979-1985*, 2013 [1983])

Patrick Molsan
avec la collaboration de Chloé Leduc-Bélanger

Les gardiens du puzzle

Mai 2016, Sudbury. Rien ne vient troubler le grand ciel bleu de la ville, celui qui a inspiré le poète Robert Dickson et consolé tant d'autres. Pourtant, à la veille de l'ouverture du 5^e Festival d'Art Alternatif de Sudbury (FAAS) organisé par la Galerie du Nouvel-Ontario (GNO), chacun regarde le ciel avec un brin d'inquiétude et d'appréhension, espérant qu'il demeure bleu. Il faut dire que cette année, la FAAS se tient à l'extérieur, sur un terrain de stationnement du centre-ville où chaque place, habituellement réservée à un véhicule, accueillera pendant quelques jours une œuvre d'art temporaire.

Heureusement, pour créer cette œuvre éphémère, en direct et sous les yeux d'un public curieux, les trente artistes invités disposent d'un abri. Un abri, lui aussi temporaire, que l'équipe de la GNO a soigneusement monté à l'aide de matériaux de construction. Ainsi, sur le terrain de stationnement de la rue Elgin, une trentaine d'abris, sortes de tentes carrées faites de toile de plastique et de tuyaux métalliques, narguent le